



Un soir d'été à **CALLEN**. Je farfouille dans les affaires de mon grand-père en attendant le repas. L'atelier est grand, et il y a une pléthore de petits objets artisanaux que j'adore inspecter. J'aime pianoter sur sa machine à écrire, ou regarder les diapositives qu'il entropose dans ses étagères.

Tous les outils me donnent le tournis, les caisses s'entassent en masse. Je pourrais y rester des heures. Il y a toujours des choses à découvrir. D'ailleurs je n'avais jamais remarqué cette caisse de babioles électroniques... Si je tire sur la planche située en dessous... **YLAM!**

Par l'appréciation erronée d'un équilibre fragile, je me retrouve avec le contenu d'une caisse au sol.

**BIP, BIP, BIP**  
**CRAC!**

Un petit engin, qui par sa chute s'est allumé, émet une petite alarme légère qui indique plutôt une disposition qu'un danger. Je m'en saisis, il y a un écran et quelques boutons. Évidemment, j'appuie sur l'un d'eux.

**BIP, BIP, BIP**  
**CRAC!**

(Dans l'instant, la température baisse, les murs s'affaissent et une forte sensation d'impact, sans pour autant avoir touché le sol, se fait ressentir)

Je ne reconnais plus l'endroit autour de moi, il y a toujours des pins mais ils ne sont plus rangés en lignes. Leur distribution est aléatoire. Cà et là je vois quelques chênes. Je sors mon téléphone: «Aucun service», super.

Le temps est doux, presque humide on croirait à une fin de journée de début d'automne. Il n'y a aucune construction autour de moi. Je décide d'arpenter, je n'ai que ça à faire. Fait chier j'avais trop faim, on allait manger du canard. Merde. Je marche, je marche...

Je m'aventure finalement dans un bosquet. J'entends les bruits d'un cours d'eau à bonne distance. Je décide de le longer et finis par voir au loin un groupe de gens qui ont l'air de faire du camping. Mais quelque chose retient mon attention: leurs habits semblent... primaires. Ils me rappellent ceux du mésolithique. Et même, leur tente a l'air faite de peaux et de branches. À ce moment, je peine à comprendre ce qui se passe. J'ai faim. Comment je suis arrivé là déjà ? La nuit tombe, je dois trouver un abri. J'évite de m'approcher trop près et contourne ces habitants préhistoriques. Après 30 minutes de marche en longeant le cours d'eau je finis par trouver un camp abandonné avec des traces de feu bien éteint et des petits silex taillés qui jonchent le sol. J'en ramasse un pour le souvenir puis m'endors sans difficulté.

Mais le sommeil est de courte durée. J'entends des bruits de branchages comme si l'on transportait un grand convoi à travers la forêt. Le plus inquiétant est que ça se rapproche — et vite. Dans un dernier son fracassant de branches cassantes; une canne vient fendre l'air pour trouver appui près de là où je me réfugiais. Je sursaute, mes affaires tombent de mes poches sur le tapis d'aiguilles. Je suis allongé dos au sol, la lune est éclatante.

En contre plongée, je vois, dépassant la cime des arbres, une silhouette découpée par le reflet de la lune. Un géant, équipé d'échasses en bois gravées et d'un grand bâton à la tête sculptée. Il regarde l'horizon. Les rayons qui se déposent sur

son visage laissent apparaître des scarifications, on dirait des motifs tribaux. Sa taille gigantesque le laisse s'habiller des nuages. Ses mouvements, lents, dégagent une force certaine. Il s'est arrêté au -dessus de moi. Il respire fort, comme s'il était agacé. Je recule pour mieux comprendre le gabarit et trébuche. Je casse une branche, le géant l'entend, et je vois ses yeux dorés me fixer de manière perçante.

Ni une, ni deux, je récupère mes affaires à terre, mon portable, mes clefs, mon bout de silex et surtout cet engin de malheur que j'espère plus résistant qu'un iPomme. Mes poches me paraissent si lourdes que je perds l'équilibre en me relevant. Je relève la tête et vois le bras du géant s'abattre sur moi, découper un nuage, creuser un boulevard à travers les branches des arbres. Ses doigts creusent des sillons dans le sol. Ils foncent sur moi, comme une armée de poids-lourds lancés à pleine vitesse. J'appuie sur un bouton.

**BIP, BIP, BIP**  
**CRAC!**

La sensation est la même que la dernière fois. Il fait toujours nuit et je suis toujours dans une forêt, pas très dense. Il est difficile de distinguer quelque chose, le ciel est très nuageux. Parmi les arbres, un reflet capte mon attention, une petite bulle bleue,

Elle s'approche de moi, me tourne autour, comme pour m'indiquer de la suivre, ce que je fais sans me poser de questions. Je ne voudrais pas m'avancer mais ça m'a l'air d'une fée. Nous avançons à travers les arbres, qu'elle esquivе bien mieux que moi. Elle me dit que je suis très lente pour un humain. Je lui réponds que je suis très fatigué mais aussi que j'ai l'impression de porter le poids d'un âne mort alors que je n'ai pratiquement rien dans mes poches...

Sur ces paroles elle s'arrête, se retourne vers moi et d'un claquement de doigt, fait filer le petit silex hors de ma poche.

*« Hi ! Haha, je me suis bien fait porter !»*

Je m'étais fait avoir par le Tac, qui partait en courant d'un air malicieusement satisfait et en riant nerveusement. Elle me dresse un profil: c'est une créature malicieuse, qui agit dans les parages et qui n'a pour seul but que de se faire porter par des humains. Il peut parfois prendre l'apparence d'une bête malade, d'une branche... Et une fois que vous le prenez, il prendra en masse continuellement, jusqu'à vous épuiser et que vous vous en débarrassez. Les silex que j'avais ramassé avaient déjà décuplé de poids ! On pouvait continuer la route plus légèrement.

On passe par des sentiers perdus, des marécages isolés. Elle ralentit quand nous arrivons aux abords d'un faible relief topographique. Puis à l'aide de sa baguette, elle trace une ligne au sol et soulève la terre comme un *tapis* et m'invite à rentrer. Une vallée souterraine s'ouvre devant moi. L'odeur qui se dégage du lieu envire d'un parfum d'humus et de chlorophylle. Le paysage souterrain a pour plafond le relief des Landes. Il y a une hauteur immense et le paysage s'étend sur des kilomètres. La lumière du jour passe par de petits puits, ils viennent consteller le plafond jusqu'à perte de vue. Ce doit être les trous des souches mortes qui permettent à la lumière de se frayer un chemin jusqu'à ce monde; ou bien un simple tour de baguette, à vrai dire peu importe à ce stade. Impossible d'apprécier l'étendue du paysage, on distingue un horizon au loin. Il y a, au sol, un mélange d'herbes basses, de molinie et de bruyère.

Nous arrivons près d'habitations, toutes sortes de maisons; parfois humaines, parfois inédites. Cependant, les lois de la physique de notre monde ne semblent pas s'appliquer ici, faisant le bonheur des architectes. D'immenses maisons à colombages sont en construction au loin, peut-être pour accueillir des géants... En arrivant chez elle je constate que la devanture est faite d'une architecture végétale forte bien pensée et que le temps est venu inexorablement la consolider. Elle offre un espace semi clos, avec un salon et une cuisine (je ne pensais pas que les fées devaient manger). Le reste de la maison est creusé dans une roche lisse et résistante. Ici le temps, donc la tendance, est une notion bien différente de la nôtre. Tout est pensé pour l'usage. Le mobilier, dans un mélange de terre et de paille, sort de terre. Les assises sont, polies pour offrir un accueil chaleureux à toutes les formes d'êtres vivants: des petits, des longs, des plats... Je trouve donc une place totalement confortable pour un humain de mon gabarit. Lorsque je m'assois, je sens une chaleur venir du sol d'abord sous la paume de mes mains, puis petit à petit sous mes jambes, comme un siège chauffant. Je peux même sentir la terre se modeler sous mon poids. Il n'y a aucune sensation d'humidité, l'air est sain.

Habitué à la pénombre, je peux maintenant mieux discerner les traits de cet être. Elle est de très petite taille, même pas 15 cm. Ses yeux sont en amande, les traits de son visage sont très fins. Ses mains, courtes et fines, sont destinées à un travail précis. Une coiffe bleue brodée d'argent et de doré vient couvrir son chef. Elle me raconte que les humains lui font peur et qu'elle craint le futur et le façonnage de la planète. Elle me fait part de son inquiétude, aujourd'hui les humains sont encore peu avancés. À peine ont-ils la roue, le feu et quelques outils qu'ils voient grand comme le ciel. Elle les vois s'installer et prendre à droite à gauche ce dont ils ont besoin pour leur confort.

En continuant la discussion, j'en apprends un peu plus sur les êtres qui peuplent ce territoire. Elle est pleine de reconnaissance lorsqu'elle parle des insectes, ces petits façonneurs d'espaces, si bien organisés, comme un rouage/tissage/maillage organique qui vient aérer le sol de la terre.. Ces architectes du vivant communiquent avec les végétaux. Ils les vénèrent depuis des millions d'années. Elle me confie que ces êtres minuscules sont constamment en train de prier la végétation pour que jamais elle ne les abandonne, si cela advenait, leur disparition suivrait aussi vite... Mais ce que ne savent pas les arthropodes, me confie-t-elle, c'est que les végétaux pensent la même chose d'eux. Enfin, ils font plus que penser, mais c'est une discipline que mon petit esprit humain n'est pas en mesure de concevoir, m'affirme-t-elle. Enfin, végétaux et insectes ne lisent que par trois divinités partagées: l'eau, l'air et la terre. Sur ces paroles, des lucioles passent, la fée me dit qu'on va se revoir bientôt.

**BIP, BIP, BIP**  
**CRAC!**

Téléporté sans violence, je suis à nouveau dans une forêt, ou plutôt un bosquet, je vois des champs au loin derrière les arbres. Le soleil est rose et rasant, la fraîcheur et la rosée m'indiquent qu'une douce journée de printemps se profile. Je vois des sentiers, j'en emprunte un avec des traces de sangliers. Il me fait longer le cours d'eau et m'amène sur une route. Je marche pendant une petite demie heure, enfin les contours d'habitations se dessinent à l'horizon. Des silhouettes commencent aussi à se dessiner.

En arrivant aux abords de ce qui s'apparente à un bourg, je remarque très vite les caractéristiques de l'époque du Moyen-Âge, mais plutôt vers la fin de cette période. Je vois des bœufs tirer péniblement des marchandises ainsi que des paysans. Mes pieds s'enfoncent par endroits dans la boue. Les vêtements de lin que portent les gens me font me sentir étranger. Je vois des chevaliers en armure, leur design semble plutôt sophistiqué. Je vois au loin un marchand qui vend de petits livres, appelés incunables. Par attrait typographique, je regarde ce qu'il a à proposer. Le livre est imprimé en gothique, avec une lisibilité impressionnante. Le texte est cadencé par ces petits caractères aux fûts réguliers et aux pieds singuliers.

Sur la place, je rencontre un troubadour, Nathalie, qui était quelque peu étonnée de mon accoutrement. En lui répondant que je viens de très loin, et que vers chez moi c'est un accoutrement habituel, elle range son regard inquisiteur. Elle me prévient que si je veux continuer la conversation, il faut que je la suive, elle est plutôt pressée.

Elle doit rejoindre **LABOUHEYRE**, pour conter ses dernières histoires. Elle m'explique que nous en avons pour environ 5 heures de route et que nous pourrions y être dans l'après-midi. En entamant notre marche, elle m'explique son métier, c'est elle qui raconte des les histoires et divertit les gens, mais qui les tient aussi au courant des dernières informations de la contrée et d'au-delà. Les histoires, qu'elle tient de sa grand-mère, se transmettent de génération en génération. Un jour elles seront imprimées m'assure-t-elle. Elle veut bien m'en conter une sur la route:

**\*\*\***  
**LA FÉE ET LE BOUVIER**

**Une fois, un bouvier allait chercher ses bœufs au pré, de grand matin. Comme il traversait une craste, il aperçut une femme qui mettait des écus au soleil pour les faire sécher. C'était une fée qui venait de les laver dans l'eau claire du ruisseau. Quand elle vit l'homme, la fée lui dit:**

**“- Approchez-vous donc, et prenez une poignée d'écus, autant que vous en pourrez porter. - Oh ! Attendez-moi un peu” lui répondit le bouvier.**

**Et, au lieu de se servir, il va chercher ses bœufs au pré, les ramène à la maison, les attelle et revient à la craste avec la charrette pour emporter une charge d'écus. Mais quand il fût de retour à la craste, le bouvier ne retrouva ni lavandière, ni écus. En voulant trop gagner, le pauvre sot avait tout perdu.**

Archivé par par Félix Arnaudin en 1886

J'aime bien la teneur de cette histoire, elle provoque bien des questionnement pour qui l'entend. Nous croisons énormément de gens en sens inverse sur la route, ils marchent, souvent accompagnés d'un âne qui porte les vivres. Nathalie me répond qu'il sont en route pour **COMPOSTELLE**. Même si ce n'est pas le chemin le plus emprunté, des milliers de gens l'empruntent chaque année.

Le paysage des Landes à ce moment de l'histoire est assez diversifié, sur la route nous avons traversé des forêts habités par les fougères, vu des parterre de bruyère d'un violet doux qui répond facilement au bleu du ciel, croisés des maynes isolés et leur habitants, laissant imaginer une partie de ce qu'est le quotidien des Landes à cette époque.

Après avoir longé des vignes pendant bien 20 minutes, je crois voir un amas de construction au loin. Elle m'indique que nous arrivons à **LABOUHEYRE**. Le terminal s'active à nouveau, comme s'il y avait une fonction de géolocalisation.

**BIP, BIP, BIP**  
**CRAC!**

Cette fois j'atterris dans une zone très marécageuse, j'ai de l'eau jusqu'aux genoux. Je commence à avoir soif, je cherche une direction qui serait ma providence. Je sillonne les marécages, cela doit bien faire quatre heures et je ne vois rien de nouveau à l'horizon. Je crois que je suis le sud ouest. Le soleil a dépassé son zénith. Je le vois. Il fait chaud et j'aimerais bien boire.

J'ai la tête qui tourne. Très au loin je vois des formes singulières, elles me rappellent la silhouette de ce géant croisé quelques millénaires plus tôt, mais en plus petit. Je vois aussi des bêtes qui se découpent sur l'horizon... Où est le ciel ? Tout s'assombrit, je sens mon épaule rentrer en contact avec le sol, le choc que subit ma tête en atterrissant vient éteindre tout signal.

Mon réveil se fait dans une odeur de foin et de bête. Dans un lit de paille, je suis allongé. Deux personnes sont en face de moi. Je reconnais autour l'appareillage d'une ferme et j'entends maintenant les bêtes. Les contours s'affinent, une mère et son fils. Elle semble soulagée de mon réveil. On m'explique que j'ai été retrouvé inconscient à 2 km d'ici et que j'ai dormi près de 18 heures.

Cette famille est installée dans cette ferme depuis cinq générations, non loin de **Pissos**. Elle possède des moutons de qualité supérieure et produit aussi les meilleures vaches de la région, une espèce qui s'est particulièrement bien développée. La légende court qu'une fée en aurait gratifié un vacher il y à de celà quelques siècles. En tout cas les affaires étaient jusque là prospères pour lui. Cependant, cela va bientôt changer: un arrêté a été prononcé et la plantation de pins est envisagée sur tout le secteur, ils risquent l'expropriation pour l'exploitation. Soit ils changent d'activité, soit ils partent. La zone n'est pas assez rentable pour l'empire napoléonien qui souhaite investir.

Mais ce soir l'heure est à la fête. Il y a une cérémonie dans le village voisin, à **RICHET**. Nous nous y rendons pour festoyer. Après 20 minutes de calèche, un village illuminé nous accueille. Les lumières, torches et lampes en tout genre sont disposées des tables en tables et font écho au plafond étoilé qui s'ouvre au -dessus de nos têtes. L'ambiance est joyeuse, loin des tracas quotidiens. Je m'assois sur le rebord d'une fontaine. Un reflet doré attire mon attention, je vois un écu au fond de l'eau. Celui-la je ne le prend pas, le Tac ne m'aura pas deux fois ! Dis-je tout haut. Mais une dame qui m'observait, me répondit que de toute façon c'était la pièce de la servante. Je ne comprends pas sur le coup, mais me rappelle vaguement une histoire contée par mon arrière grand-mère sur une servante qui perdit toute sa fortune par vantardise.

Les scènes de danse sont joyeuses, en échasses et en habits traditionnels, la cadence est tenue et les pas sont assurés. Les enfants courent, les adultes chantent et le vin coule à flot. Ce qui fait que ma tête tourne et que j'ai perdu la notion du temps. Voyant double je décide de m'affaler.

Sans dommage je m'écroule de sommeil dans le fauteuil que je visais. Il ne me fallu pas plus de 12 secondes pour y parvenir.

## BIP, BIP, BIP CRAC!

Tout autour de moi, se dressent par milliers, de grands pins. Les marécages ont perdu du terrain. Je vois un homme au loin s'affairer sur un arbre, sans comprendre ce qu'il fait. Je m'en approche et reconnais son visage.

C'est le jeune garçon que j'ai rencontré 20 ans plus tôt. Enfin 20 ans pour lui et 20 minutes pour moi. Son visage est plus marqué. Son sourire innocent a disparu, il est remplacé par un pincement de lèvres poli mais courtois. Ses traits se sont affinés.

Il m'explique le gemmage et comment sa famille a subi l'irruption de la force industrielle sur leur territoire. Sous la pression, il a cédé et ouvert une start-up de gemmage. Ce serait un terme rapporté de l'Empire Britannique et utilisé avec ferveur par leur empereur Jupiter. Mais les affaires fonctionnent, et il a pu conserver ses meilleures vaches et meilleurs moutons. Une femme et deux enfants arrivent. Il me présente sa famille, Jeanne, Louis et Martin. Je serai invité à dîner ce soir.

Pendant le repas, je questionne les enfants sur leur vision du futur. La plus petite me dit qu'elle trouve l'agencement des plantations un peu monotone, et qu'il n'y a plus trop de place pour le reste. Elle plaint les animaux puis me parle des insectes, qui la guident quand elle se promène dans la forêt. Elle ne sait pas comment, mais elle finit toujours par découvrir de nouveaux lieux et revenir presque à temps pour le dîner. Elle me confie qu'elle a déjà rencontré une fée lors de ses expéditions, comme une petite luciole bleue, proche du sol avec une coiffe dorée et argentée. Mais elle ne veut pas m'en dire plus. Sur cette confidence, le père les invite à aller se coucher. Sinon il appellera le géant aux échasses, gardien des bergers et voisin des nuages, celui qui se fâche facilement. À cette évocation, les enfants se calment assez vite et se dirigent vers leur chambre. Je reprends une part de millasson aux pommes.

Le jeune homme m’emmène boire un verre dans un Cercle à **PISSOS**, un débit de boisson ou l'on peut parler de politique, entre hommes. Il espère que les mentalités vont évoluer et qu'à l'avenir il pourra aller y converser avec Jeanne.

Arrivé devant l'établissement, je vois une devanture simple, sans prétention, il y est apposé une enseigne en bois brut: CERCLE DE L'UNION. En rentrant, une fumée de cigarette me prend directement à la gorge. Le bruit des verres s'entrechoquant avec le bois des tables rythme les conversations dans un brouhaha omniprésent.

Nous nous asseyons à une table en compagnie de ses amis. Les discussions vont bon train. On parle beaucoup des changements économiques survenus dans cette région, mais aussi des animaux et insectes dont les habitudes semblent changer sur certains aspects.

C'est aussi pour moi l'occasion d'entendre quelques expressions de patois local, la langue d'Oc:

## L'aygue s'en ba toutjamé oun mé gn'a. L'eau s'en va toujours là où il y en a le plus.

## Tout pr'amou, arré per force. Tout par amour, rien par force.

## Le force qu'es per les bétis. La force est pour les bêtes.

## Suy plen ! Je suis ivre !

Nous finissons la discussion deux ou trois heures plus tard et rentrons. Avant de m'endormir dans un lit de fortune, je me demande: depuis combien de temps ai-je quitté ma temporalité ? A-t-on remarqué mon absence ?

## BIP, BIP, BIP Et ce n'est pas un réveil... CRAC!

Je me retrouve encore en forêt. En revanche l'air n'est pas le même, un peu plus sec, il fait chaud ce doit être l'été. Le bruit du vent dans les feuilles, comme un crépitement. Ce son appelle mon regard au-dessus de la cime des arbres. Un croissant de lune se détachant du scintillement des étoiles, parvient à faire passer ses rayons dans les branchages. La Voie lactée se détache merveilleusement bien, des nuances du bleu au pourpre, mouchetées de blancs lumineux s'étale jusqu'à l'horizon terrestre. Un parterre de

bruyère lui répond d'un violet parsemé de muguet. À ras du sol et au dessus des nuages, deux extrêmes. J'arpenle les rangées de pins pendant 20 minutes puis les quitte pour une forêt de feuillus épaisse. L'atmosphère change en même temps. L'air s'humidifie et perd quelques degrés, sans que ce soit inconfortable, le bruit des branches diminue avec l'intensité du vent.

Je continue ma marche jusqu'à la lisière d'une prairie. À cet endroit, s'offre à mes yeux un panorama sur le ciel. J'en profite pour prendre une pause sur un rocher, l'air est toujours doux et le ciel lumineux chauffe mes yeux.

Soudainement, une secousse parvient jusqu'à mes pieds et fait tomber quelques cailloux nichés sur le rocher qui me sert d'assise. Intrigué, je me lève. Étant sur une dune, j'ai la chance d'avoir un panorama sur ce qui m'entoure et c'est là que je vois une grande silhouette, familière. Ouvrant un nuage, je la vois élancée dans une trajectoire qui rencontrera la mienne. Je cours. Mais le bruit se s'intensifiant m'indique que le géant se rapproche beaucoup trop vite. Le bruit du bois brut qui se déchire derrière moi. Je vois un tronc d'arbre tomber sur ma gauche.

Tout à coup, une main sort du sol et me tire. Je suis aspiré sous terre et je la vois se refermer derrière moi dans un bruit rocailleux. La température est bien plus fraîche ici, une humidité saine règne. Je glisse sur quelques mètres le long d'une pente douce. Je reconnais cet endroit mais il a changé, il paraît encore plus grand qu'avant. Je suis revenu dans cette vaste vallée souterraine. On dirait, ici, que le sous-sol s'est affaissé de plusieurs centaines de mètres encore, le plafond est maintenant trop haut pour percevoir distinctement les puits de lumière, laissant les photons choir avec légèreté. Les anciennes maisons en colombages, immenses, font maintenant pâle figure face à des arbres hébergeurs de plusieurs centaines de mètres. Je vois plein de cabanes dedans. Ces édifices végétaux doivent pouvoir héberger mille familles.

Je suis vite sorti de mes pensées, happé par une lueur bleue. Et je comprends vite de qui il s'agit. Elle est très remontée. Je la suis jusque chez elle, son intérieur a changé. Des assises ont disparu. Beaucoup. Elle m'explique que ce sont toutes les espèces disparues sur Terre. Conserver la place ne les fera pas revenir. En revanche elle accueille, ici bas, de plus en plus de détresse. Et c'est la raison de ces arbres hébergeurs. Elle trouve réconfort dans le soutien du peuple végétal et animal et exècre les humains. Cette espèce qui d'après elle ne comprend ni sa place, ni son rôle. Cette espèce qui dit sauver la Terre, avant de comprendre le principe de leur propre survie. Elle est furieuse contre ces humains qui pensent loin derrière les étoiles et les planètes. Avant de se rendre compte, le regard perdu vers le ciel, que le sol s'écroul sous leurs pieds

Puis, après cet enchainement, elle reprend son calme. Elle me transmet des documents manuscrits qu'elle a récupéré il y a quelques siècles déjà. Elle avait oublié de les donner à mon grand père. Car il s'avère qu'il se connaissent et collaborent sur un plan scientifico-fantastique. Je récupère les documents. Le terminal se réveille à nouveau. J'ai abandonné tout espoir de contrôler la situation depuis quelques siècles.

## BIP, BIP, BIP CRAC!

Arf! L'air est sec et me brûle les poumons, je ne vois aucune étoile dans le ciel, couvert par un épais manteau beige. Un vacarme urgent se fait entendre derrière moi, je me retourne et vois un mur de flammes, à environ 200 mètres. Je cours vers le bruit en suivant une piste, j'arrive sur la route.

Une scène de chaos se déroule: Des gens s'agitent, parfois en larmes, parfois noirs de suie et toujours la panique en lame de fond. Des charrettes avec des chevaux effrayés, un large canal est réservé pour les pompiers. Leur véhicule date des années 40-50. Je vois si je peux aller proposer mon aide. Je vais vers un pompier et lui demande ce que je peux faire...

## BIP, BIP, BIP CRAC!

Le terminal a relancé une commande, pourtant la situation ne semble pas avoir changé. La nuit est toujours orange, l'air sec et les visages effrayés. Je suis toujours face à un pompier. Seulement l'équipement paraît beaucoup plus moderne, actuel. Un homme est au téléphone et bégaie. Je vois des modèles d'iPomme, pas de doute je suis revenu proche de mon temps. Je demande donc au pompier ce que je peux faire pour aider.

Le pompier me dit d'aller avec l'équipe chargée de prévenir les départs de feux de tourbes. Ce sont des feux qui se propagent sous terre, dans

les tourbières. Ils n'impliquent pas de flammes mais des braises se propagent en sous-sol via les racines, parfois pendant des semaines. Des braises peuvent ressortir à plusieurs dizaines des kilomètres, et ainsi relancer le feu.

J'arrive avec l'équipe de volontaires, nous devons maintenir un certain niveau d'humidité dans la terre. Cette tourbière est très sèche l'été. Il y a un cadavre calciné de ce que je devine être un sanglier. En arrosant, je vois plein de fourmis et autres insectes s'agiter, d'autres semblent attendre plus d'informations. Je n'ose pas imaginer ce qui se trame sous mes pieds.

## BIP, BIP, BIP CRAC!

Cette fois, il y a un problème, tout autour de moi et d'une taille disproportionnée, non en fait c'est moi, je suis devenu minuscule. Et les choses se corsent rapidement lorsqu'une araignée apparaît immense face à moi. Elle file droit sur moi, ça y est c'est maintenant.

Ma taille ne doit pas excéder 4 millimètres. Je vois un trou dans les herbes, je saute dedans et fait une glissade d'une vingtaine de centimètres dans le creux d'un souche de platane qui se révèle habitée..

J'atterris près d'un hérisson. Il se présente, Claude. Il me dit, d'un ton endormi, que: c'est la cohue dehors pendant la journée et qu'il préfère sortir le soir. Un groupe de fourmis passent et le saluent. Elles vont dans les galeries de **LUXEY**. Aujourd'hui, il faut construire le garde-manger des fourmis cousines de l'Est, en prévision du froid de l'air qui survient chaque année. Claude leur souhaite bien du courage pour leurs affaires chez leurs consœurs et indique qu'il retourne se reposer. J'en profite pour demander aux fourmis si je peux les suivre, elles me répondent que oui mais qu'il faut que je me presse car il y a moult à faire aujourd'hui.

Tout d'abord elles m'expliquent comment fonctionnent ces galeries. Elles sont basées sur les tracés du mycélium et des galeries des fourmis anciennes. Les taupes contemporaines ont repris les tracés au fil des générations pour préserver ces lignes de circulation. Tout le monde dans la forêt, à gabarit inférieur ou égal à celui des taupes peut profiter du réseau de déplacement souterrain Inter cité.

C'est gratuit, il est juste interdit de manger autrui. Passés les portiques, lombrics et taupes cohabitent. Aussi il faut faire très attention à emprunter le bon tunnel. Il arrive parfois qu'une souris se trompe et emprunte une galerie calibre scarabée, et alors là c'est l'emouteillage jusqu'à la fin de la journée, et il vaut mieux rentrer par la surface.

Les taupes font ici ce travail de manière bénévole, elles ont notamment tout restauré en 1949 et l'année dernière après les feux de tourbes qui ont ravagé le réseau.

Nous arrivons dans un immense carrefour grouillant de multiples espèces, des lents lombrics, de vives souris et en contrebas de taupes, qui paraissent immenses en comparaison. Elles passent dans un tunnel semi- ouvert. L'ensemble me fait l'effet du Grand Central Terminal à New York, mais en plus organique.

La hiérarchisation des tuyaux de déplacement est incroyablement millimétrée de sorte à ce que chacun puisse circuler. C'est une grande station qui doit facilement faire 1,50 m de haut, un enfant humain pourrait y tenir. On circule à toute vitesse, je n'ai presque pas le temps de lire les panneaux. Le puis-je ?

Je me fais embarquer à droite dans une sorte de bifurcation réservée à un gabarit scarabée tout au plus. Nous arrivons enfin à la colonie pour les aider à finir le garde manger. C'est un chantier précis et cadencé, comme une usine. L'expression «un travail de fourmi» prend un tout autre sens. On construit pendant une bonne partie de ce que je pense être une journée. Mais ici les notions se confondent.

J'entends dire que, depuis quelques années, elles récupèrent une étrange matière issue de la production humaine. Les humains l'appellent plastique. C'est une matière dont elles ne peuvent rien faire et qui est toxique. Elles ne peuvent pas le décomposer ni le manger ni le construire ni le cultiver. Les insectes de la région cherchent à transformer ce plastique en briques. afin de jouer un tour de malice aux humains en bouchant leurs canalisations.

En rentrant, nous faisons un détour vers ce que je comprends être une église, du moins un édifice à portée spirituelle. Les végétaux, insectes et animaux partagent une seule religion, divisée en trois entités: celle de l'eau, de l'air et de la terre. Qui leur permet de boire, respirer et manger. Nous arrivons au lieu de culte par une large galerie quiressemble à une axe

principal et accueilli des voies d'insertion de tout gabarits sur les cotés.

L'ingénierie architecturale est présente à toutes les échelles du bâtiment. La charpente est composée de branches de toutes sortes. Les plus grosses servent pour la structure, comme des madriers, tandis que les plus fines viennent les soutenir et s'arquer dans les angles de la structure plus importante. Les nœuds qui lient ces branches sont faits d'herbes séchées. L'ensemble tient avec un enduit, sûrement directement produit par les insectes eux-mêmes. Un vernis brillant transparent semble appliqué par endroit de la structure, produisant reflets et brillances selon notre position et révélant la fibrosité de la matière. De fines parois à la transparence chlorophyllienne viennent cloisonner quelques alcôves dans lesquelles se recueillent scarabées, charançons, capricornes.

L'édifice, une cavité de plus de 3 m de haut, possède une ouverture circulaire au plafond de laquelle descendent les rayons du soleil. Ils passent à travers feuilles et fleurs pour colorer l'intérieur de la chapelle. Une libellule arrive par l'ouverture. Une source d'eau coule dans mur en descendant depuis la surface dans une spirale creusée, arrosant au passage quelques plantes déjà ravissantes. Enfin, au centre, s'élevant vers la lumière, une structure géométrique abstraite de roche agrémentée de mousses, de fleurs, de champignons. Ce que je crois être de la roche se révèle être des cristaux d'oligo-éléments.

Nous nous arrêtons déposer une goutte de miellat en guise d'offrande. Donner avant de prendre, tel est l'ordre du bon fonctionnement. Une des fourmis me dit que nous ferions mieux de capitaliser dans ce sens, ce serait plus vertueux. Sur ces paroles j'entend encore une fois une petite alarme familière. Je remercie les fourmis pour leur temps et me prépare.

## BIP, BIP, BIP CRAC!

Me revoilà transporté. L'atterrissage se fait dans un lotissement que je reconnais. Je vois la voiture de ma mère et mon téléphone a recouvert le réseau. La porte du jardin est ouverte, je retourne dans l'atelier de mon grand-père. Rien ne semble avoir changé, je dépose les documents de la fée sur le bureau. En ce faisant, je remarque tout de même une boîte de diapositives que je n'avais jamais vue. J'en inspecte une à la lumière de la lampe de bureau. Passant à travers le rhodoïde, elle révèle une silhouette habillée d'un nuage. Ce n'est pas sans me rappeler un de mes derniers épisodes.

Je décide d'aller dans la cuisine, m'assurer que tout va bien. En arrivant je vois mon grand-père en train de s'affairer aux finitions du plat de ce soir. Il lève la tête. En me voyant, un sourire narquois se dessine:

«Ah t'en a mis du temps, ça fait 10 minutes que je t'appelle. Tu pourrais répondre quand on t'appelle !»

Yes ahah, j'y penserais, merci Papy.



Texte écrit et mis en page par Léo Gaullier dans le cadre de la Résidence d'artiste à Callen de juillet à octobre 2023.